

Les paysagistes océaniens : De la socialisation de la nature

Anne DI PIAZZA

RÉSUMÉ

C'est à travers des exemples océaniens que nous nous proposons d'examiner la façon dont le paysage est manipulé, produit, pensé, en somme apprivoisé et socialisé. S'interroger sur l'histoire et la préhistoire des îles du Pacifique, c'est aussi s'interroger sur les modalités de transfert des plantes utiles. Celles-ci servant à la fois de subsistance à bord des pirogues et de boutures pour l'établissement des jardins, lesquels relèvent d'une archéologie « récente ». Cette archéologie des jardins n'a disposé que tardivement des dispositifs techniques susceptibles d'éclairer la situation contextuelle des sites qu'elle étudiait.

ABSTRACT. — OCEANIAN GARDENERS : ABOUT SOCIALIZED NATURE

We suggest to analyse how the landscape is managed, designed and in fact socialized through Oceanian examples. To wonder about the history and prehistory of the Pacific islands also means to wonder about the types of transfer of the useful plants. The latter are used both as food in pirogues and as cuttings for the planting of gardens which depend on a recent archaeology. This archaeology of gardens got only recently the technical devices likely to account for the environment of the sites under study.

« Lorsqu'Arkady tourna le volant sur la gauche, Limpy bondit de nouveau. Il se précipita pour passer la tête à travers les deux vitres. Il jetait un regard fou aux rochers, aux falaises, aux palmiers, à l'eau. De ses lèvres qui se déplaçaient à toute vitesse, comme celles d'un ventriloque, nous parvenait un bruissement, tel le son du vent dans les branches.

Arkady comprit tout de suite ce qui se passait. Limpy avait appris ses strophes du Dasyure à la cadence d'un homme qui marche, à cinq kilomètres-heures, et nous roulions à quarante.

Arkady rétrograda en première et la voiture avança au pas. Instantanément, Limpy accorda son rythme à celui de la nouvelle vitesse. Il souriait. Sa tête se balançait d'un côté et de l'autre. Le son devint une belle mélodie frémissante ; et l'on sut qu'il était le Dasyure » (*Chatwin - 1988 : 320-321*).

Les tentatives pour traiter l'homme en dehors de la nature furent surtout l'objet du XIX^e et du début du XX^e siècles, époque où les sciences de la nature et les sciences de l'homme voulurent être autonomes. Les naturalistes cherchaient alors à étudier les milieux naturels indépendamment de toute intervention humaine, en se focalisant sur la description des espèces sauvages et non domestiques, tandis que l'anthropologie s'intéressait plus (selon la formule célèbre) à l'« âme » des sociétés qu'à leurs « corps », s'attachant à traiter tout particulièrement de l'« esprit humain » (Guille-Escuret G. 1989 : 10).

Depuis les années 1960, la nature, parce que siège du « savoir-faire » et du « savoir-vivre », fait l'objet d'approches plus globales, s'efforçant de rendre compte des interactions homme-milieu. Les maîtres d'œuvres en sont certains géographes des tropiques, Gourou (1955), Gallais (1984) et leur sensibilité à la terre, mais aussi des ethnologues Conklin (1969), Descola (1986), Godelier (1984), Rappaport (1984), Stewart (1955), Vayda (1969), soucieux de la dimension écologique dans l'étude des sociétés. Il s'agit pour les uns et les autres, « *non seulement d'inventorier les composantes et les caractères du milieu, mais également d'analyser l'utilisation que les sociétés en font et la perception qu'elles en ont, en rapport avec ce qu'elles sont* » (Blanc-Pamart C. 1991 : 480). L'idée d'une nature subjective, ou mieux, conforme à la société elle-même, fait alors son chemin.

L'exil de l'archéologie, face à cette approche culturelle de la nature est-il incontournable ? Pour A. Leroi-Gourhan (1964-1965), la rencontre de l'homme avec son milieu transite par « le geste et la parole », selon le titre d'un ouvrage écrit par cet auteur, (Guille-Escuret G. *op. cit.* : 114). Les outils comme les mots seraient les « clefs » de la connaissance de l'environnement social et naturel. Cette démarche traduit l'interdépendance existant entre faits sociaux et faits écologiques, en même temps qu'elle prône l'interdisciplinarité.

Cet article cherche à montrer en quoi la connaissance de l'homme se conjugue à celle de son environnement, à travers des exemples de transfert des végétaux et d'élaboration de paysages. La nature est définie ici, moins comme un milieu sur lequel la société s'est adaptée, que comme un paysage adapté à la société elle-même. Et il est tout autant produit par la société, que producteur de société. Enfin, l'archéologie des jardins, et plus précisément la répartition des hori-

zons horticoles, ainsi que l'étude des mythes d'origine des plantes cultivées, permettent de déboucher sur une singulière relation entre entités politiques et végétaux.

Le cadre géographique est océanien, et à travers notre propre expérience de terrain, concerne l'île de Futuna. C'est une région du globe, comme tant d'autres, où les diverses plantes ont autant sollicité l'imaginaire des insulaires que de ses visiteurs. Ces derniers ont, par exemple, converti les fruits d'arbres à pain en produits d'abondance... tandis que les autochtones firent naître le cocotier d'une anguille.

I. L'ESSENCE VOYAGEUSE DES VÉGÉTAUX

Les plantes sont depuis longtemps extraites symboliquement ou matériellement de la nature. Objets classificatoires, rituels, techniques, décoratifs ou alimentaires, l'homme s'efforce de les ôter de leur environnement pour les inclure dans son bagage culturel ou son bagage à main, et par là, s'efforce de leur faire acquérir un nouveau statut : celui de produit social.

L'interdépendance des hommes et des plantes se maintient lors des phases exploratrices ou bien même colonisatrices d'une île ou d'un continent. Pour les botanistes-généralistes, les îles du Pacifique ne font pas partie d'un des centres d'origine ou de domestication des plantes cultivées (Haudricourt L. et Hedin A.G. — 1943, Barrau J. 1962, Yen D.E. 1989). La vie des plantes utiles en Océanie a donc commencé avec les hommes eux-mêmes, qui, lors du peuplement des milieux insulaires, ont voyagé, accompagnés de matériel végétal issu du foyer indo-océanien (s'étendant de l'Inde tropicale humide à la Mélanésie occidentale). Ces premiers navigateurs détenaient, en plus des plantes, les savoirs sous-tendant leur apprivoisement. Les végétaux montés à bord des pirogues servaient à la fois de subsistance pendant la traversée et de semences pour l'établissement des jardins sur la terre ferme. Le taro (*Colocasia esculenta*), l'igname (*Dioscorea spp.*), l'arbre à pain (*Artocarpus altilis*), le bananier (*Musa spp.*), la canne à sucre (*Saccharum officinarum*), etc., en somme les plantes qui sont à l'origine du fondement même de l'horticulture océanienne, ont suivi les flux migratoires.

Les botanistes européens, embarqués lors de l'exploration « blanche » du Pacifique, ont également transplanté une partie de leurs propres graines potagères. L.A. de Bougainville (1982 : 236) fit par exemple semer du blé, de l'orge, de l'avoine, du riz et du maïs à Tahiti. Sur cette même île, J. Cook (1987 : 67) planta des pamplemousses, des ceps de vigne, des melons et des ananas. Ces découvreurs scientifiques furent suivis, à partir du XIX^e siècle, par des exploitants de

plantes également introduites comme le caféier et le théier, originaires respectivement d'Éthiopie et de la Chine méridionale. Mais les hommes ne se contentent pas de « faire voyager leur écologie ». Ils s'essayent également à reconstruire les pratiques agricoles (notamment), ainsi qu'à diffuser les concepts végétaux de leur terre d'origine. On ne compte plus le nombre d'espèces « exotiques » nommées par analogie à la nomenclature européenne (arbre à pain, faux poivrier, etc.), ni les exploitations à grande échelle (cocoteraie, champ de café, de thé ou de canne à sucre, etc.) qui relèvent davantage de l'agriculture, telle que pratiquée dans l'ancien monde, que de l'horticulture océanienne. L'homme, qu'il soit d'Occident ou d'ailleurs, fait plus que s'adapter à son milieu, il adapte le milieu à lui-même (Guille-Escuret G. 1989 : 128). L'un des signes les plus évidents de cette métamorphose de la nature en un milieu conforme à la société elle-même est le transbordement des végétaux.

II. ET QUAND LA NATURE DEVIENT PAYSAGE

Nous vivons plongés au cœur d'un paysage façonné par les humains, autrement dit au cœur d'une nature socialisée. Mais, alors même que nous croyons disposer librement de notre environnement, sommes-nous capables d'imaginer ce qu'il impose comme manière de penser et de vivre ? C'est sans doute à A.G. Haudricourt que l'on doit d'avoir établi des corrélations entre la façon dont l'homme pense et agit sur les plantes ou les animaux, et la façon dont celui-ci gère ses rapports avec autrui. Il écrit : « *Est-il absurde de se demander si les dieux qui commandent, les morales qui ordonnent, les philosophies qui transcendent n'auraient pas quelque chose à voir avec le mouton, par l'intermédiaire d'une prédilection pour les modes de production esclavagiste et capitaliste, et si les morales qui expliquent et les philosophies de l'immanence n'auraient pas quelque chose à voir avec l'igname, le taro et le riz, par l'intermédiaire des modes de production de l'antiquité asiatique et du féodalisme bureaucratique ?* » (Haudricourt A.G. 1962 : 50). La nature semble bien être le creuset des sociétés, puisqu'elle permet à l'homme de modeler sa propre version du monde.

Un paysage traduit la relation que la société noue avec la nature. Or, si nous pensons que la société s'ingénie à donner forme au désordre du monde, cette relation est fondamentale : elle illustre le degré d'« acceptation » par les hommes de son environnement. Celui-ci, réinventé par les humains, se transforme alors en un paysage conventionnel et ordonné. Comme l'écrit S. Breton (1989 : 32) : « *L'espace domestiqué suggère les efforts communs à toutes les sociétés humai-*

nes pour introduire de l'ordre, c'est-à-dire du sens, dans le chaos naturel, et rappelle le parallélisme relevé par Cl. Lévi-Strauss (1964 : 36, 60-62) entre l'opposition de la nature et de la culture et le passage de la quantité continue à la quantité discrète. Car il s'agit bien d'opposer ici à l'indifférencié de la forêt environnante le discontinu qui résulte de la présence humaine, de transformer un jardin (et nous ajouterons (hors citation) une nature) en paysage, de le rendre agréable à l'œil donc à l'esprit, c'est-à-dire conforme à lui ». Le paysage, qui se définit ici comme une nature transformée, relève de l'« art », moins parce qu'il est « beau », que parce qu'il procède d'une création intellectuelle et collective.

Comment le paysage est-il manipulé, produit, pensé, et donc domestiqué et socialisé ? L'art du paysage sur Futuna, petite île haute de Polynésie occidentale, consiste par exemple à étager la nature. La plaine littorale est découpée en espace des arbres utiles (arbres fruitiers, arbres à parfum, arbres à vannerie), puis en celui de l'habitat et des tarodières irriguées. Ces dernières envahissent également le piedmont et sont juxtaposées à la zone des jardins de culture sèche située sur les pans de montagne, tout comme la forêt. L'homme affiche ainsi sa volonté de « fabriquer » des plantes du rivage (arbre à pain, bananier, cocotier, frangipanier, pandanus, taro d'eau, etc.) et des plantes de la montagne (canne à sucre, taro sec, igname, manioc, etc.), alors qu'elles peuvent croître indifféremment, et sur les basses terres et sur les hautes terres. Seul le taro d'eau est tributaire des plaines alluviales parcourues par des rivières pérennes et reste cantonné au bord de mer. Cette structuration de l'environnement illustre l'une des manières dont l'homme fait fi des seules exigences horticoles des végétaux et bâtit son propre paysage.

Les Aborigènes australiens agissent sur la nature de façon beaucoup plus abstraite. Leur territoire est sillonné de sentiers invisibles entrecoupés par des points remarquables (trous d'eau, collines, rochers...), et connus sous le nom d'« itinéraires chantés » ou de « pistes des rêves » par les Européens, d'« empreintes des ancêtres » ou des « chemins de la loi » par les autochtones (Chatwin B. 1988 : 10). Les Aborigènes qui parcourent ces chemins et en connaissent le « chant » retracent leur propre interprétation du monde. Le paysage peut alors être comparé au corps humain. Si les parures, les peintures, les tatouages ou les scarifications sont une sorte de miroir structuré, et structurant, dans lequel les hommes apprennent à se voir ou mieux se représenter, de même le paysage est-il le reflet d'une organisation mentale. Penser le paysage, c'est le penser à travers la société qui l'a mis au monde, et ainsi, c'est penser son être, son identité.

III. LA NATURE SENSÉE DES JARDINS

Le jardin, entité du paysage, résulte au même titre que celui-ci d'une socialisation de la nature, mais à la différence parfois de ce dernier, il est indissociable d'un corps à corps avec l'homme. Il s'agit d'un espace sur lequel les humains ont exercé un effort physique et qui est régi par des obligations techniques, agronomiques... et culturelles. Les horticulteurs océaniens ont introduit de nombreuses variantes dans la construction de ces jardins, tout comme ils les ont auréolés de « magie ». Ces touches de personnalisation collective peuvent être illustrées par les différents modèles de plantations : tarodières irriguées et dénivelées en terrasses de Futuna, tarodières drainées et sinueuses de la vallée de la Baliem (Irian Jaya), billons d'ignames en forme de demi-lune de Nouvelle-Calédonie, buttes à ignames gigantesques de Tanna (Vanuatu), ou encore paniers plantés de « taros de marécage » (*Cyrtosperma chamissonis*) et flottant dans le fond des fosses de Tarawa (Kiribati) (Barrau J. 1956, Bonnemaïson J. 1984, Mitton R. 1983). Ces parcelles cultivées sont les lieux d'une activité intense, due à l'abattage d'une partie de la forêt, à l'élaboration des lieux à planter, et à la somme de soins que l'homme applique à la croissance de ses végétaux comme aux cérémoniels dont ils sont l'objet. L'importance que revêt l'horticulture en ce monde insulaire se signale notamment par le fait que le calendrier océanien est bien souvent un calendrier-igname, basé sur la culture saisonnière de ce tubercule.

Par exemple, le jardin à ignames des îles Trobriand (Nouvelle-Guinée) est une surface minutieusement nettoyée de tous débris et pourvue d'une architecture de perches (plantées verticalement à chaque coin de la parcelle, ou couchées en oblique, ou encore dressées, et constructions triangulaires en bordure de la culture) qui sont autre chose que de simples tuteurs aux lianes, à l'exception des perches dressées (Malinowski B. 1935 : 120-132, Breton S. 1989 : 29-32). Cet espace domestiqué procède d'un ordre abstrait qui ne répond pas aux seules exigences botaniques des plantes. Il s'agit bien là de créer une parcelle construite de toutes pièces qui retranscrit la manière d'être et la manière de faire de la société elle-même.

A Futuna, le « beau » jardin, c'est-à-dire le jardin qui honore la société, est celui qui possède un grand nombre de cultivars (1). Les pétioles rouges du taro (*Colocasia esculenta*) ou du « taro géant » (*Alocasia macrorrhiza*) côtoient les pétioles blancs ou bigarrés, et la tige

(1) Les cultivars sont, d'après la définition de Lebot (1988 : 128) à la suite du Code international pour les plantes cultivées, « un ensemble de plantes qui sont clairement différenciées par des caractères morphologiques, physiologiques, cytologiques, chimiques ou autres et qui les conservent après reproduction sexuée ou asexuée ».

épineuse de l'igname (*Dioscorea spp.*) est juxtaposée à la tige inerme ou ailée. Chaque plante est, dans le meilleur des cas, nommée le plus souvent en référence à des critères morphologiques, plus rarement dotée d'un récit racontant son arrivée sur l'île. Agrémentés d'un statut, ces végétaux sont utilisés pour « fabriquer du social ». Le jardin futunien apparaît comme l'espace sur lequel l'horticulteur est à même d'exercer son talent, qui comporte des savoir-faire relatifs aux exigences culturelles, mais aussi aux représentations (classification des cultivars, histoire des cultivars ou paroles incantatoires), pour quasiment chaque pied. Le jardin ne peut se concevoir comme une élaboration privée d'un savoir d'ordre technique ou bien mental. Les sociétés dites traditionnelles sont « possédées » par les représentations, indissociables du « faire ».

Or, c'est bien parce que le jardin a été bâti en réponse à l'esprit de la société que le produit qui en sort n'est pas neutre, mais empreint de sens. Il est, dans les limites de l'horticulture, conforme à ce qu'on veut qu'il soit. Son rôle n'est pas d'être un simple objet de production ou de consommation, mais d'être « beau ». L'homme commerce du sens avec l'espace domestiqué. C'est sans doute la raison pour laquelle le cérémoniel qui entoure les jardins est moins indispensable à la croissance des végétaux qu'à leur valeur sociale. Comme l'écrit S. Breton (1989 : 44) : « *La nature est l'objet de soins considérables, contrepartie légitime de ce qu'elle va donner et qu'on va lui prendre. L'empire de la fécondité naturelle s'exprime dans la réciprocité, l'échange, et non dans l'exploitation et la soustraction d'un produit inerte.* »

IV. LE PASSÉ DE LA NATURE

L'archéologie, en raison des limites imposées par la discipline elle-même, considère généralement les jardins comme une œuvre technique, plus rarement comme une élaboration sociale. La découverte de structures horticoles telles les canalisations, les terrasses ou les horizons horticoles se caractérisant par des charbons de bois, une surface inégale d'environ 20 à 30 cm d'épaisseur, une terre meuble et foncée, sont bien le reflet des pratiques exercées. Par ailleurs, la palynologie et la sédimentologie des jardins se font souvent l'écho d'épisodes violents. En témoigne la mise en évidence des déboisements par les pollens, qui incitent à penser le paysage en terme de conquête d'une végétation herbacée sur une végétation arborée originelle ; ou bien même le relevé d'un épisode d'érosion accéléré par calcul de son taux de sédimentation et qui n'est autre que la visualisation dans le passé d'un glissement de terrain. Ainsi, pour l'archéologie,

le rapport que l'homme noue avec son milieu est éminemment destructeur. Néanmoins, penser cette relation en terme d'exploitation à caractère ravageur n'a de sens que relativement à la logique de production du monde occidental. Cela n'est possible que pour une société qui, d'une certaine manière, voit dans le paysage un objet de consommation.

L'archéologie des jardins n'est cependant pas qu'une affaire d'histoire des techniques. L'agriculture, comme l'horticulture et plus particulièrement l'irrigation, en permettant une intensification du potentiel de production, est bien souvent liée à une hiérarchisation du pouvoir. Sans doute cette corrélation remonte-t-elle en partie au temps de G. Childe, qui fit de la domestication, le personnage-clé de sa « révolution néolithique » et de K.A. Wittfogel (1957) ainsi que de J.H. Steward (1955) qui firent de l'irrigation la condition *sine qua non* de l'émergence d'une structure étatique.

L'archéologie horticole océanienne nous offre elle aussi sa propre version des choses. Elle nous apprend par exemple que la Nouvelle-Guinée rivalise avec les anciens foyers de domestication des plantes que sont la Mésopotamie ou le Mexique, puisque les habitants des hautes terres de l'île-continent pratiquaient une forme d'horticulture il y a 9000 ans dans les marécages (Golson J. et Gardner D.S. 1990). Sans doute les hommes utilisaient-ils alors des plantes endémiques, comme certaines variétés de bananier, de canne à sucre ou de taro. Aujourd'hui, ces végétaux sont relégués à l'arrière-plan, la place de choix étant occupée en de nombreuses régions par la patate douce aux avantages certains : rendement supérieur à celui du taro et de l'igname, maturation possible en altitude, tolérance pour les sols pauvres, etc. Là encore, cette période a été qualifiée de « révolution ipoméenne » (Watson J.B. 1965). En effet, l'arrivée de la patate douce il y a trois ou quatre cents ans, a certainement contribué à modifier les données socio-politiques d'antan, en jouant un rôle prépondérant dans la domestication du porc (parce que nourriture porcine) et pour le développement des échanges cérémoniels concomitants, dans lesquels s'inscrivent les *Big men* (Feil D.K. 1987, Lemonnier P. 1990). Il est clair que derrière cette histoire par les révolutions, surgit une tendance qui préconise les ruptures et les conversions. Et, comme l'écrit G. Guille-Escuret (1989 : 115) : « on découvre vite que si les sociétés « s'adaptent » à leur environnement, c'est en fabriquant des adaptations avec les instruments que leur donne une histoire faite, moins d'un cortège en bon ordre de lentes évolutions, que de chocs, de cassures et de bouleversements ».

V. UN JARDIN IDENTITAIRE

N'y a-t-il donc pas d'alternative pour le jardin archéologique, que d'être le reflet d'une histoire des techniques ou du politique ? La répartition des parcelles cultivées apporte à cette interrogation une réponse ponctuelle, puisqu'elle est limitée à l'île de Futuna, dans laquelle on découvre d'abord qu'il ne s'agit pas de rejeter les marqueurs horticoles précédemment décrits et ensuite qu'il peut y être question d'identité. Lorsqu'on examine l'emplacement des anciennes tarodières irriguées de Futuna, elles paraissent toutes localisées sur la côte ouest de l'île. Cette répartition est bien sûr hypothétique. Elle est fonction de la prospection et des critères de reconnaissance employés pour différencier un horizon naturel d'un horizon horticole. Ces derniers ont bien sûr porté sur les rares conduites et négatifs de trous de taros mis au jour, mais aussi sur la texture du sol, son taux de matière organique et son évolution (rapport C/N), ainsi que sur son acidité (pH) et sa palynologie. Par ailleurs, la prospection ayant été faite de manière systématique, l'hypothèse avancée pose que les habitants de la côte ouest de Futuna détenaient le prestigieux monopole de la culture irriguée aux environs du premier millénaire de notre ère. C'est alors que naissent, « archéologiquement » parlant, les « hommes du taro ». Cette corrélation d'un groupement humain à une plante cultivée bien spécifique trouve un répondant dans les mythes d'origine des végétaux utiles. L'introduction du kava (*Piper methysticum*) sur l'île est par exemple associée à celle des Tongiens qui, semble-t-il, envahirent Alofi au XVI^e siècle (Frimigacci D. 1991 : 69), tandis que l'histoire de la banane est étroitement liée à celle du Tu'i Asoa (porteur de titre régissant l'est de l'île). Ainsi, Futuna apparaît au temps ancien comme morcelée en différentes entités politiques, qui chacune ferait référence à une plante cultivée spécifique. Aujourd'hui, et pour des raisons historiques ayant conduit au partage de l'île en deux « royaumes », Alo et Sigave, il ne reste plus que les « hommes cultivateurs du taro » et les « hommes cultivateurs de l'igname ». Cette étude de la répartition des jardins d'antan débouche sur une singulière conception de l'identité. Les voyageurs océaniens, munis de leur bagage horticole et qui sont arrivés par vagues successives sur les îles, sont aussi accompagnés d'une technologie et d'un savoir qui leur est propre. Débarqués sur Futuna, ces insulaires ont pu se différencier de leur voisins par l'intermédiaire des plantes cultivées. Celles-ci apparaissent comme des vecteurs d'identité. La relation homme-plante passe sans doute aussi par des échanges ritualisés dont l'archéologie ne saisit que l'ombre.

Si archéologie de la nature et écologie ont en commun le thème de la disparition des espèces animales ou végétales et de ses conséquences, elles ne se donnent ni l'une ni l'autre pour unique tâche

de les protéger ou de les reconstituer. C'est avant tout la relation homme-milieu qu'il s'agit de penser, relation qui a quelque chose à voir avec l'identité. D'une part parce que la nature est un paysage que nous inventons, d'autre part parce que nous la pensons conformément à son élaboration.

BIBLIOGRAPHIE

- BARRAU (J.), 1956, *L'agriculture vivrière autochtone de la Nouvelle-Calédonie*, Commission du Pacifique Sud, Nouméa.
- BARRAU (J.), 1962, *Les plantes alimentaires de l'Océanie, origines, distribution et usages*, Annales du musée colonial, Marseille.
- BLANC-PAMART (C.), 1991, Milieu naturel, in P. Bonte & M. Izard (eds.), *Dictionnaire de l'ethnologie et de l'anthropologie*, Puf, Paris, pp. 479-480.
- BONNEMAISON (J.), 1984, Les jardins magiques. Le géosystème de l'horticulture vivrière dans une île mélanésienne du Pacifique (Vanuatu), in *Le développement rural en question : paysages, espaces ruraux, systèmes agraires*. Orstom, Paris, pp. 461-482.
- BOUGAINVILLE (L. A.) DE, 1982, (1771) *Voyage autour du monde*, Folio, Paris.
- BRETON (S.), 1989, *La mascarade des sexes. Fétichisme, inversion et travestissement rituels*, Calmann-Lévy, Paris.
- CHATWIN (B.), 1988, *Le chant des pistes*, Grasset, Paris.
- CONKLIN (H.C.), 1969, An ethnological approach to shifting agriculture. in A.P. Vayda (ed.), *Environment and cultural behavior : ecological studies in cultural anthropology*, University of Texas Press, Austin, pp. 221-233.
- COOK (J.) 1987, (1781), *Relations de voyages autour du monde*, La Découverte, Paris.
- DESCOLA (P.), 1986, *La nature domestique. Symbolisme et praxis dans l'écologie des Achuar*, Maison des sciences de l'homme, Paris.
- DI PIAZZA (A.), 1992, *Les bâtisseurs de jardins. Ethno-archéologie du paysage de Wallis et Futuna*, Nouvelle thèse, Paris.
- FEIL (D. K.), 1987, *The evolution of Highland Papua New Guinea societies*, Cambridge University Press.
- FRIMIGACCI (D.), 1991, *Aux temps de la terre noire : ethnoarchéologie des îles Futuna et Alofi*, Selaf, Paris.
- GALLAIS (J.), 1984, *Hommes du Sahel*, Flammarion, Paris.
- GODELIER (M.), 1984, L'idéal et le matériel : pensée, économies, sociétés, Fayard, Paris.
- GOLSON (J.), et GARDNER (D. S.), 1990, Agriculture and sociopolitical organization in New Guinea highlands prehistory, *Annual Review of Anthropology* n° 19, pp. 395-417.
- GOUROU (P.), 1955, Remarques sur les régions écologiques, *Annales biologiques* n° 51 (5-6), pp. 125-130.

- GUILLE-ESCURET (G.), 1989, Les sociétés et leurs natures. Anthropologie au présent, Armand Colin, Paris.
- HAUDRICOURT (A. G.), 1962, Domestication des animaux, culture des plantes et traitement d'autrui, *L'Homme*, II : 40-50.
- HAUDRICOURT (A. G.), 1964, Nature et culture dans la civilisation de l'igname : l'origine des clones et des clans, *L'Homme*, IV : 93-104.
- HAUDRICOURT (A.G.) et HEDIN (L.), 1943, *L'homme et les plantes cultivées*, A.M. Métaillé, Paris.
- LEBOT (V.), 1988, *Les kavas en Océanie (Piper methysticum Forst. et Piper wichmanii CDC) : étude pluridisciplinaire d'une culture traditionnelle*, Thèse de physiologie, biologie des organismes et population, Université des sciences et techniques du Languedoc.
- LEMONNIER (P.), 1990, *Guerres et festins. Paix, échanges et compétition dans les Highlands de Nouvelle-Guinée*, Maison des sciences de l'homme, Paris.
- LEVI-STRAUSS (C.), 1964, *Mythologiques. Le Cru et le Cuit*, Plon, Paris.
- LEROI — GOURHAN (A.), 1964-1965, *Le geste et la parole*, 2 tomes, Albin Michel, Paris.
- MALINOWSKI (B.), 1935, *Coral Gardens and their Magic*, American Books, New York.
- MITTON (R.), 1983, *The lost world of Irian Jaya*, Oxford University Press, Melbourne.
- RAPPAPORT (R.A.), 1984, *Pigs for the ancestors : ritual in the ecology of a New Guinea people*, Yale University Press, New Haven.
- STEWART (J. H.), 1955, Introduction : the irrigation civilizations, a symposium on method and result in cross-cultural regularities, in J.H. Stewart & al. (eds.), *Irrigation civilization : a comparative study*, Pan American Union Social Sciences Monographs n° 1.
- STEWART (J. H.), 1955, *Theory of culture change : the methodology of multilinear evolution*, University of Illinois Press, Urbana.
- VAYDA (A. P.), 1969, *Environment and cultural behavior : ecological studies in cultural anthropology*, University of Texas Press, Austin.
- WATSON (J. B.), 1965, The significance of a recent ecological change in the Central Highlands of New Guinea, *Journal of the Polynesian Society* n° 74, pp. 438-450.
- WITTFOGEL (K. A.), 1957, *Oriental despotism : a comparative study of total power*, Yale University Press, New Haven.
- YEN (D. E.), 1989, Environment, agriculture and the colonisation of the Pacific, in D.E. Yen & J.M.J. Mummery (eds.), *Pacific production systems : approaches to economic prehistory*, Communication au XV^e Symposium du Pacific Science Congress de Dunedin, Nouvelle-Zélande, 1983, Canberra, pp. 258-277.